



EDITORIAL

D'un anniversaire à l'autre

L'an passé, nos associations célébraient solennellement, mais dans le recueillement, le quarantième anniversaire de notre libération. On ne peut pas dire dans la joie, car quarante années ont passé, qui ont amené, après l'euphorie du retour, le calme et le souvenir. Après la déception et le chagrin des familles des disparus, broyés par la machine infernale, ce fut le retour à une autre vie, privées d'un être cher et longtemps espéré.

Puis, avec le temps, les rescapés ont commencé à disparaître à leur tour ; pas toujours par rang d'âge.

Alors, aujourd'hui, combien restons-nous ? Combien sont encore en activité professionnelle ? Et combien, parmi les retraités, ont conservé une occupation ? Ne serait-ce que dans nos mouvements ? Le nombre est faible et ceux-là connaissent des difficultés de maintenir autour d'eux un petit noyau vivant et agissant. Beaucoup des acteurs d'hier sont aujourd'hui atteints par l'âge (certains ont passé le cap des quatre-vingts) ou par les maladies qui découlent de l'âge, aggravées par les séquelles de la déportation. Nous n'y pouvons rien, c'est la loi. Alors, il faut se serrer les coudes, se donner le bras dans cet exode et ne pas se laisser dominer par les événements, mais essayer de les prévenir et aider ceux qui ont plus de peine que nous à marcher !

Quarante et un ans après, certaines familles gardent encore un fol espoir. J'en parle en connaissance de cause, puisque je lis et traite beaucoup de courrier de déportés et de familles. De quoi s'agit-il ?

Des camarades déportés ont été vus encore vivants et en assez bonne santé, enfin comme pouvaient l'être les moins mal en point aux premières heures de la libération. Seulement, cette libération s'est produite dans une région sensible, c'est-à-dire par des troupes alliées occidentales. Les conventions déjà établies accordant cette zone à l'occupant soviétique, les premières troupes libératrices devaient se retirer le plus vite possible pour respecter les accords de partage. Hélas, les différentes catégories qui venaient de découvrir la liberté : prisonniers de guerre, déportés, travailleurs étrangers, n'avaient pas toujours les possibilités ou le temps de suivre les troupes qui les avaient libérés et les Soviétiques avaient d'autres chats à fouetter que de s'occuper de ces gens, en vue d'organiser leur futur rapatriement. Certains travailleurs étrangers et les prisonniers Alsaciens ou Mosellans furent parmi les plus suspects aux yeux des troupes de Staline et beaucoup connurent un nouveau transfert vers l'extrême Est, où certains, à ce jour, y croupissent probablement encore.

Cette thèse s'est renforcée lorsque est sorti, en février 1984, le livre de Patrick Meney : « Les Mains coupées de la Taïga », et il y a quelques mois, lorsque l'on a découvert un ancien prisonnier de guerre Français qui, au bout de quarante ans, ne désirait plus rentrer en France, au désespoir de sa famille, et ayant presque oublié sa langue maternelle. Ce drame n'est certainement pas unique et on a peu de moyen d'investigation. Les Soviétiques n'ont guère changé et les restrictions de circulation dans leur pays, contrôlé sévèrement par la police politique entretiendront cet état de fait jusqu'à la disparition complète de ces malheureuses victimes.

Parfois, une fuite, un hasard, une coïncidence, font découvrir un semblable cas, qui est immédiatement porté à la connaissance de l'échelon le plus élevé de la hiérarchie, de part et d'autre. C'est, je crois, hélas, actuellement la seule porte de sortie de cet enfer rouge. Plusieurs cas nous ont été signalés et nos moyens d'action sont très réduits et passent obligatoirement par le Ministère des Affaires Etrangères.

D'un autre côté, l'Europe essaie de s'organiser et, en particulier, les rapports France-Allemagne, ont pris une tout autre tournure, depuis la solennelle accolade entre le général de Gaulle et le chancelier Adenauer. Qui s'en plaindrait ? Bien sûr, il y a toujours, ça et là, un petit coïncement, une bavure, une parole maladroite prononcée ; qui s'en étonnera ? Après presque un siècle de haine, trois guerres cruelles chacune dans leur genre ! Il était temps d'y mettre fin. Maintenant, c'est l'affaire des jeunes générations de trouver une harmonie de vie et un style de relations compatibles aux deux cultures, dans la voie démocratique et libérale qui est celle de la Communauté Européenne.

Les jeunes Allemands pourront s'inspirer de la longue expérience française en matière de démocratie (qui n'a rien à voir avec celle des pays de l'Est qui n'en ont que le nom truqué) et les jeunes Français, eux, s'inspireront des notions d'ordre et de discipline des Allemands, avec toutefois une certaine adaptation au tempérament gaulois. Les uns et les autres ont besoin de puiser chez leur voisin ces vertus qui leur faisaient défaut. Je crois que l'actuelle génération, de part et d'autre, a déjà bien assimilé ce nouvel état d'esprit ; il faut s'en réjouir.

C'ETTE année, nous célébrerons, le dernier dimanche d'avril, le souvenir de la déportation, sans manifestations spéciales ; le chiffre 41 est tout à fait banal, c'est même un nombre premier qui ne se prête à aucune fantaisie.

Du reste, cette année, la politique a pris le pas sur tout, et il faudra nous faire et nous habituer à un autre Ministère de tutelle. Nous formons des vœux pour que celui qui sera choisi, connaisse le monde de la déportation et soit réceptif à nos problèmes, ceux des veuves et des ascendants. Nous espérons que sa porte nous restera toujours ouverte, lorsque nous aurons à lui soumettre des problèmes graves ou importants. Nous souhaitons qu'ainsi que le faisaient ses prédécesseurs, il honore de sa présence effective nos congrès annuels et les grandes manifestations de la Déportation.

C'est là un ensemble de vœux que nous émettons pour continuer nos traditions et faire entendre notre voix jusqu'à l'extinction du dernier déporté, si nous ne voulons pas tomber dans l'oubli.

Pierre EUDES.

COMPOSITION DE NOTRE COMITÉ

Président : Henri LEROGNON

Vice-présidents :
Rapatriés, secrétariat général, journal Pierre EUDES
Familles, pèlerinages Michel CLISSON

Secrétaires-adj. :
Questions administratives Mme Yvonne COUTURE
Relations, démarches, organisation Jean KUNTZ

Trésorier : J.-Jacques BARRACHIN

Commissaire aux comptes : Louis MARTIN

MEMBRES

Olivier BATTINI
Père Paul BESCHET
Jean BOELEN
Georges BOUVRON
Mme Janine CHAUMEL
Dr Paul DENIS
Robert DENNERY
Père Jacques GUÉRIN
Georges GUILLEMIN

Hubert HOPPENOT
Jean LACHAUD
Mme Geneviève MATHIEU
Aimé MEIS
Mme Denise MOREL-PROT
Mme Lucien PICHARD
Marcel PIERRE
Pierre VOLMER

Secrétaire administrative permanente : Mme Madeleine PECHINEY
(non éligible)

Message 1986 des Déportés

Nous venons de célébrer le 40^e anniversaire de notre libération des camps de la mort. Il nous reste à préparer le cinquantenaire ! Combien serons-nous ? Les plus jeunes auront largement dépassé l'âge de la retraite. Les plus anciens seraient proches de leur centenaire. Mais plus d'un de ceux qui sont encore là nous aurons quittés. Sachons apprécier, mais aussi mériter notre chance d'avoir tenu jusqu'à maintenant. Notre devoir demeure de garder le souvenir et de témoigner de ce passé tragique. Et, pour cela, demeurer unis entre nous.

La vie et les activités de notre Union témoignent de notre fidélité. Celles de nombreuses amicales de camps comme des Fédérations parallèles à la nôtre le prouvent également. Il faut

le reconnaître et nous en féliciter. Nos congrès et les leurs rassemblent de nombreux participants auxquels se joignent les familles et les enfants des disparus. Nous devons tout faire pour que cela continue. C'est notre principal devoir. Car ainsi le monde n'oubliera pas ce que fut la monstrueuse barbarie dont nous avons été les victimes et les témoins. Nous aurons encore à lutter, tous ensemble, contre les faussaires de l'histoire mais non moins contre les silences complices des responsables de crimes contre l'humanité.

Il nous faut aussi être vigilants et actifs contre toute reconnaissance, sous des formes diverses ou larvées, du racisme, du fascisme, des dic-

tatures totalitaires. L'extension croissante des attentats terroristes, des enlèvements et détention d'otages et autres manifestations d'un fanatisme aveugle et criminel, constituent de menaces inquiétantes pour les libertés, les droits de l'homme et la paix entre les peuples. Nous ne devons pas être indifférents, ni passifs mais, au contraire, apporter notre concours actif à tous ceux qui s'emploient à préserver le monde du retour des horreurs que nous avons vécues.

Sans cela serions-nous dignes d'avoir si longtemps survécu à ceux qui, là-bas, ont donné leur vie pour la sauvegarde de nos libertés ?

Michel RIQUET

LUTETIA, mémorial du Retour

A la demande de la Direction de l'Hôtel Lutetia, à l'occasion du 40^e anniversaire de la Libération des camps de concentration, l'U.N.A.D.I.F. - F.N.D.I.R. a été chargée de l'apposition d'une plaque commémorant le retour des Déportés par cet hôtel alors transformé en Centre d'accueil.

L'organisation de la cérémonie, et la recherche du texte furent confiées à notre Vice-président, Pierre Eudes, en sa qualité de Secrétaire général de l'U.N.A.D.I.F. - F.N.D.I.R.

La manifestation se déroula le mardi 21 mai à 17 h, sous la présidence effective de M. Jean Laurain, secrétaire d'Etat aux Anciens Combattants et Victimes de Guerre. De nombreuses personnalités civiles, militaires, religieuses avaient été invitées ; M. Jean Matteoli, ancien déporté résistant, ancien ministre, maire adjoint de Paris, représentait M. Jacques Chirac, en voyage au Japon.

La musique du 8^e Régiment de Transmission du Mont-Valérien sous

la direction du Commandant Brassens assurait la partie musicale de la Cérémonie.

Tandis qu'un service d'ordre efficace, et discret, avait été mis en place par les soins de la Préfecture de Police, le service du protocole de la Ville de Paris, avait prêté son concours et son matériel (sonorisation, tribune drapée).

Plusieurs discours furent prononcés : le R.P. Riquet au nom des déportés et des familles, M. Jean Matteoli, au nom du Maire de Paris et pour terminer M. Jean Laurain, en sa

qualité de Secrétaire d'Etat aux Anciens Combattants et Victimes de Guerre.

Après le dévoilement de la plaque, cachée par un voile tricolore, un prêtre un pasteur et un rabbin dirent à tour de rôle une prière de l'ancien testament, puis la musique militaire interpréta l'hymne national suivi du chant des partisans.

La cérémonie se termina par une brillante réception, offerte dans les salons par la direction de l'hôtel à environ 250 personnes.

Voici le texte de la plaque :

HOTEL LUTETIA

D'avril à août 1945, en cet hôtel, alors transformé en centre d'accueil, fut reçue une grande partie des rescapés des camps de concentration nazis, heureux de retrouver la liberté et les êtres chers auxquels ils avaient été arrachés.

Leur joie ne pouvait effacer l'angoisse et la peine des familles des milliers de disparus qui attendirent vainement les leurs en ces lieux.

40^e anniversaire de la libération des camps. 21 mai 1985.

COMPTE RENDU DE L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

des 12 et 13 octobre 1985

à l'hôtel LUTÉTIA

Samedi 12 octobre. — La séance est ouverte, à 10 heures, en l'hôtel Lutétia de Paris, par notre président LEROGNON. Une réunion préalable avait eu lieu, à 9 heures, afin de régler quelques rubriques devant être traitées en assemblée générale.

Avant toute chose notre dévoué camarade Kuntz fait admirer notre nouveau drapeau. Ce renouvellement était nécessaire et Kuntz, grâce à sa diligence proverbiale, s'en est occupé d'une façon magistrale (car le drapeau est splendide) et bénéfique pour nos finances.

Notre président évoque les raisons qui ont conduit le comité à choisir cet hôtel pour notre assemblée annuelle. Il constate avec plaisir que nous sommes nombreux (83) à nous associer, à ces deux journées, pour commémorer le 40^e anniversaire de la libération des camps de déportation.

Pour nous, déportés, encore en tenue de pouilleux, notre joie hésitante et timide commençait à sourdre et à renverser toutes les barrières de l'esprit et de l'âme qu'avait dressé l'ennemi pour nous anéantir. On avait l'impression d'être encore dans le brouillard après être sorti du néant.

Ce retour, hélas, fut pour les familles et amis, une attente douloureuse..., oppressante et pénible... tant il y avait d'incertitude de revoir celui, qui, un jour, par la force des faits, les laissa sans nouvelles ou disparut dans la « Nuit ».

Le président fait mention ensuite de ceux qui, malades, fatigués, retenus par des obligations, n'ont pu assister à notre réunion et qui par leur lettres amicales ont tenu à être présents par la pensée. Que cette amicale solidarité soit remerciée.

A l'invitation du président, notre vice-président Eudes lit et commente un rapport moral et d'activité bien étoffé.

La parole est ensuite donnée à notre trésorier Barrachin. Après quelques commentaires sur certains chiffres, les résultats, confortés par une bonne gestion, sont adoptés à l'unanimité.

Ces résultats sont d'ailleurs confirmés par notre camarade Martin en tant que commissaire comptes.

Notre président rappelle que notre trésorerie peut servir, selon nos statuts, à venir en aide aux adhérents se trouvant en difficulté. Il souhaite que les cas qui viendraient à la connaissance des membres de l'amicale soient signalés à notre comité. Celui-ci agira et décidera avec toute la discrétion nécessaire et avec humanisme.

Le président propose, après discussions, que les cotisations, principale ressource avec la loterie, soient augmentées. Les chiffres de 85 F pour les déportés et 50 F pour les familles sont proposés.

Le compte rendu de notre pèlerinage annuel est commenté par Michel Clisson d'une façon plaisante grâce à quelques anecdotes : papiers officiels égarés..., wagon perdu... Ces petits ennuis donnent un certain humour à un système bien rôdé. L'organisation de ces pèlerinages n'est pourtant pas simple et nous pouvons remercier, ici, ceux qui s'en occupent et qui s'activent chaque année à mieux vous satisfaire.

Clisson énumère ensuite toutes les améliorations apportées au camp de Flossenbourg par le bourgmestre. D'autres améliorations sont prévues, entre-autres la remise en état du grand escalier qui fut, pour grand nombre de déportés, une terrible épreuve journalière.

Le musée du camp a été rénové mais les légendes sont toutes en allemand. Nos intentions sont de les faire doubler en langue française. En conséquence, il est demandé aux pèlerins, du prochain pèlerinage, de s'entendre pour prendre des photos de ces légendes, pour que nous puissions les traduire avant d'exposer nos « desiderata » au bourgmestre.

Clisson demande ensuite à ceux qui désireraient faire un détour par Floha de bien vouloir prévenir le comité, avant janvier, afin de prendre les dispositions nécessaires. Au cours du dernier pèlerinage, et comme il avait été souhaité l'année précédente, certains témoignages de déportés furent enregistrés en une cassette par notre camarade Jacques L'Ollivier.

A la demande de nombreux amis nous pensons pouvoir la faire reproduire. Une information ultérieure sera diffusée à ce sujet.

Clisson propose à l'assemblée de prendre note des dates du prochain pèlerinage qui aura lieu entre les 6 et 15 juillet 1986.

Le président nous fait part de la date de notre future assemblée générale fixée au dernier week-end de septembre et du lieu : Saint-Flour ou Saumur, au choix. Saint-Flour a été retenu à l'unanimité lorsque l'assemblée eut connaissance que cette proposition découlait de l'aimable invitation de Mme Mallet d'organiser cette réunion dans sa région. Rappelons que Mme Mallet, dont toute la famille fut résistante, a payé un très lourd tribut, et mérite la reconnaissance de tous.

Les questions relatives à notre journal « Message » sont simples. Eudes notre vice-président et... éditorialiste nous les fait comprendre de suite : il nous invite... nous suggère... nous réclame... de lui envoyer de la copie pour son journal : anecdotes, récits, appuyés parfois par une photo, seront acceptés avec plaisir. Alors Mesdames et Messieurs... à vos plumes.

Le renouvellement des membres sortants du comité ne pose aucun problème. Comme aucune candidature ne s'est faite connaître et que les membres sortants n'ont pas fait d'objections, ceux-ci sont reconduits dans leurs fonctions.

Questions diverses :

— Le président fait part de la présence parmi nous de M. Anton Gill, écrivain anglais, qui prépare un document sur « L'insertion des déportés dans la vie après leur retour des camps ». Ceux qui désireraient apporter des renseignements ont été priés de le contacter durant ces deux journées.

— De même Mme Dumas, secrétaire de l'« Association des amis du poète, Robert Desnos », déporté de Flossenbourg, demande à contacter les rapatriés qui pourraient la renseigner sur les derniers moments du poète décédé à Terezine (Tchécoslovaquie).

— Sur une question toujours à l'ordre du jour, Battini demande de rester vigilant à faire respecter notre titre de « déporté » vis-à-vis des associations du S.T.O. ou autres, lesquelles, sans vergogne, avec insistance, et ceci malgré les procès perdus, usurpent notre titre.

— J. Kuntz ayant représenté l'association auprès du conseil d'administration du collège Saint-Jean, œuvre de l'abbé Pourtrain, nous dresse un tableau de la situation actuelle laquelle pose quelques problèmes qu'il nous énumère.

— Le camarade Wolmer prend ensuite la parole pour nous faire part qu'il a traduit d'un document allemand la partie concernant le camp de Flossenbourg. Ce n'est pas le récit de l'histoire des Français dans le camp, mais une explication de l'organisation concentrationnaire dans un contexte allemand. Ce livret sera édité et pourra être réclamé au siège de l'association par la suite. Vous serez d'ailleurs avertis. Son titre : « 30 000 morts vous mettent en garde ».

— Plus personne ne demandant la parole, le président lève la séance et nous invite à nous diriger vers le salon du restaurant où un apéritif nous est offert par la « maison ».

Notons également que la salle de réunion avait été mise gracieusement à la disposition de notre amicale à la suite de la démarche de notre président. Que M. Taittinger soit remercié très sincèrement de nous avoir reçus dans ce cadre historique qui reste cher à nos pensées. Nous y associons également notre cher Président.

Signalons enfin, l'apposition, en mai 1985, sur la façade de l'hôtel (à droite de l'entrée principale) d'une plaque commémorative, à l'occasion du 40^e anniversaire.

Nous vous conseillons d'en lire attentivement le texte, et de vous recueillir quelques instants en pensant à tous nos camarades qui ne sont pas revenus, et dont la mémoire y est évoquée.

Ce texte est de notre vice-président, Pierre Eudes, qui avait organisé cette cérémonie, en sa qualité de secrétaire général de l'U.N.A.D.I.F.-F.N.D.I.R.

Le repas. — Précédé d'un kir, boute-en-train, le repas nous est servi dans un des salons de cet hôtel renommé à plusieurs titres. Notons en passant que le Général de Gaulle et Madame, y passèrent leur première nuit d'époux. Repas excellent, servi par petites tables qui avaient été fleuries par ces dames du comité. Nous refaisons connaissance avec les amis. Comme chaque année nous tirons la tombola. Nous inaugurons un nouveau mode de tirage plus rapide, peut-être moins folklorique, mais qui fit des heureux. Quant aux malchanceux qu'ils soient remerciés pour avoir regarni la caisse de notre trésorier. Nos remerciements s'adressent également à tous ceux qui ont bien voulu apporter des lots sachant qu'ils seront répartis parmi nos camarades et seront un lien entre nous et une aubaine pour la caisse commune.

La tombola terminée, le champagne bu, nous quittons les lieux pour nous rendre à l'Arc de Triomphe.

Dépôt de gerbe. — Nous avons la chance, pour terminer cette première journée, d'être désignés, en tant qu'Amicale de déportés, pour déposer une gerbe à l'Arc de Triomphe lors de la réanimation de la flamme. Nous nous sommes rassemblés au point prévu des Champs-Élysées pour remonter cette belle avenue avec tout le cérémonial habituel. La gerbe de fleurs était portée par notre camarade Meis et par le jeune fils Barrachin (12 ans). Tout un symbole. L'ancien était heureux de voir que la relève était assurée, et il pensait que le jeune était fier d'aider l'ancien et d'être un acteur de cette cérémonie. Notre gerbe fut déposée à l'endroit réservé pendant que la musique de la garde républicaine jouait le « Chant des Partisans ».

La cérémonie terminée nous nous disloquons pour nous retrouver le lendemain matin.

2^e journée, 13 octobre : la messe. — Nous commençons la journée par une messe à Notre-Dame. Le chœur de la cathédrale nous était réservé et c'est entre nous que nous avons pu réfléchir, à notre foi... à ceux que nous avons cotoyés dans les camps et qui ne sont pas revenus... à ceux qui nous ont quittés depuis le retour... notamment l'abbé Pourtrain.

Cette messe concélébrée par le père Beschet et le père Guérin, avec la participation du pasteur, aumônier militaire de Paris, devrait, par cet œcuménisme, nous montrer la voie royale à suivre pour la paix.

Notre-Dame c'est le cœur de la capitale et un peu celui de la France. Lieu prestigieux où furent célébrés tous les grands Te Deum de l'histoire de France et, en dernier lieu, celui de la Libération de Paris. Il faudrait de nombreuses heures de visite pour la connaître et cerner son histoire.

Le mémorial. — Nous nous dirigeons ensuite, à quelques pas de là, vers la pointe de la cité où nous sommes conviés à nous recueillir dans le Mémorial de la Déportation.

L'historique de ce monument est commenté par le responsable des monuments de l'Île de la Cité. Entre ces murs qui vous étouffent, et devant ces milliers de points brillants représentant les 200 000 déportés disparus, la musique fait retentir la sonnerie « Aux morts » dont les sons, en se répercutant entre les parois, nous étreignent profondément. Nous visitons ensuite le petit musée de ce mémorial, où, par une succession de photos, nous retrouvons les preuves d'une barbarie sans nom. En sortant de ce mémorial bon nombre de camarades et d'amis demeurent, pendant un certain moment, sous l'emprise d'une forte émotion.

La Sainte-Chapelle. — A une dizaine de minutes du mémorial de la Déportation, sans quitter l'Île de la Cité, nous visitons la Sainte-Chapelle, œuvre du XIII^e siècle, construite en son temps pour abriter les Saintes Reliques de la Passion qui avaient été achetées par Louis IX à l'empereur de Constantinople. Toute l'histoire de cette chapelle, depuis l'extérieur jusqu'aux deux niveaux intérieurs nous fut contée avec brio, avec douceur, avec sourires et érudition par Mme LEROGNON. On ne se lassait pas de l'écouter... sauf ceux dont la colonne cervicale ne pouvait trop se cambrier pour admirer les vitraux et les sculptures qui racontaient toute la création du monde végétal et animal c'est-à-dire l'histoire du monde.

Un merci tout spécial à Mme LEROGNON pour cette prestation qu'elle a bien voulu assurer malgré un bras en attelle suite à une malencontreuse chute survenue quelques instants auparavant.

Repas. — Cette matinée agréablement chargée, enrichissante à tous points de vue, se termine par un repas, place Saint-Michel, au restaurant « L'Alsace de Paris » où, évidemment, nous avons dégusté une choucroute traditionnelle.

A la fin du repas le président remercie tous les congressistes de leur présence et souligne, avec satisfaction, que nos assemblées sont certainement appréciées vu le nombre de participants, et souligne que l'impression générale qui en découle c'est la fraternelle amitié qui règne entre nous tous.

C'est dans un brouhaha joyeux que chacun fait ses adieux et que nous nous quittons pour un « au revoir ».

PARIS, HOTEL LUTÉZIA — Les samedi 12 et dimanche 13 octobre 1985

RAPPORT MORAL ET D'ACTIVITÉS

Pour l'exercice 1984-1985

CHERS AMIS,

Tous ceux qui participèrent l'an dernier à notre Assemblée générale qui s'est déroulée au cœur du Champsaur, en hommage aux Frères Poutrain, en ont conservé un souvenir qu'ils garderont encore longtemps. Ce souvenir est fait de la qualité de l'organisation de notre rassemblement dont Jean Kuntz était responsable, de l'esprit fraternel qui nous anima tous, et de l'imprégnation de l'œuvre des deux Frères, venus d'une autre province et qui avaient tout donné ici, jusqu'à leur vie. Notre n° 28 de « Message » a relaté avec force détails, ces journées mémorables.

Aujourd'hui, nous nous retrouvons à Paris, en cet hôtel Lutétia où un grand nombre d'entre nous furent accueillis, il y a 40 ans, à leur retour des camps.

Vous avez pu remarquer, avant de pénétrer ici, qu'une plaque rappelant ces événements de 1945, a été apposée sur le mur extérieur de l'hôtel, à proximité de la porte d'entrée, et bien à la vue de tous les passants.

La réalisation, le texte qui y est gravé et l'organisation de la cérémonie d'inauguration, sont l'œuvre de l'U.N.A.D.I.F.-F.N.D.I.R. qui a été sollicitée par la direction de la chaîne des Hôtels Concorde, à laquelle appartient Lutétia. Cette direction souhaitait rappeler et perpétuer le retour des Déportés passés par l'hôtel Lutétia en 1945.

C'est donc par une coïncidence heureuse, que nous vous retrouvons ici, année du 40^e anniversaire de notre retour, pour tenir notre Assemblée générale 1985.

Nous espérons que vous passerez une agréable journée, heureux comme chaque année des retrouvailles prévues ou inattendues.

NÉCROLOGIE

Plusieurs membres de l'Association sont décédés depuis notre dernière Assemblée générale. Vous trouverez la liste à la fin du bulletin.

SE SONT EXCUSÉS

- M. Jean Buisson (atteint d'hémiplégie) ;
- M. Gendre de Clermont-Ferrand (son épouse s'est fracturée la jambe) ;
- Mme Dubois-Velter de Royan ;
- M. et Mme Hette, de Crest (Drôme), souffrants tous les deux ;
- M. Roger Béal (hospitalisé).

ACTIVITÉS DU COMITÉ

Depuis notre dernière Assemblée générale, notre Comité s'est réuni aux dates suivantes :

16 novembre 1984, 16 février 1985, 14 juin 1985.

Au cours de ces réunions, les affaires courantes suivantes ont été examinées :

- Questions financières ;
- Journal ;
- Organisation de l'Assemblée générale 1985 à Paris ;
- Recherche d'une médaille commémorative pour le 40^e anniversaire de notre libération. Il sera utilisé une médaille frappée par la monnaie relative à la Déportation. Elle sera gravée au nom de l'Association et vendue 160 F l'unité, port en sus ;
- Notre drapeau étant en mauvais état et difficilement réparable, la décision est prise de le remplacer. Coût, environ 3 500 F.

JOURNAL

Le n° 28 est sorti en mars 1985. Il comportait 10 pages. Il serait souhaitable de disposer du n° 29 pour la fin de l'année. Pour cela, il faudrait que quelqu'un fasse parvenir au secrétariat un compte rendu du pèlerinage 1985 (2 ou 3, maximum 4 pages dactylographiées), ainsi que quelques photos, en positif, également le compte rendu dactylographié de la présente assemblée générale et quelques photos si possible, quelques articles sur des sujets divers seraient les bienvenus, donc, chers amis, à vos stylos billes !

Maintenant, nous avons un imprimeur, et le système commence à être rôdé. Il ne manque plus que la matière et il est hors de question que le responsable du journal fasse tout.

PÈLERINAGE 1985

Ce pèlerinage a été repris en charge cette année, par Michel Clisson. Il s'est déroulé sans incident majeur à la satisfaction de tous. Il y a eu 29 pèlerins pour le grand circuit et 19 pour le petit.

Le contrôle des changes ayant été supprimé, c'est avec beaucoup de soulagement que Mme Péchiney a pu entreprendre les différentes démarches, pour mettre sur pied ce pèlerinage.

Je pense que Michel Clisson vous en fera tout à l'heure un résumé.

PARTICIPATION AUX CÉRÉMONIES

Le 40^e anniversaire de la libération des camps a été célébré avec un certain éclat et de nombreuses cérémonies officielles, rappelleront le sacrifice des disparus, le retour des plus chanceux, en dénonçant avec énergie la dictature sous toutes ses formes, qui conduit inexorablement à la mise en esclavage et à la mort de ceux qui s'y opposent. Notre Association a été représentée par les membres de son bureau, à toutes ces cérémonies.

Notons également que Flossenbourg était présent à la cérémonie du dévoilement de la plaque de l'hôtel Lutétia par le Secrétaire d'Etat aux Anciens Combattants et Victimes de Guerre. Flossenbourg était également représenté à la manifestation, le jour de la Déportation, organisée par la municipalité du 12^e arrondissement de Paris, rappelant par une plaque, le sacrifice de notre camarade Louis Boverie, à l'arrivée du convoi des Tatoués à Auschwitz-Birkenau. Louis Boverie était administrateur du bureau de Bienfaisance du 12^e arrondissement.

Ce soir, nous ranimerons la flamme, sur le Tombeau du Soldat Inconnu, puisque notre Association le fait maintenant, traditionnellement en octobre.

TRÉSORERIE

Ce chapitre sera évoqué plus largement, tout à l'heure, par notre trésorier et notre président. Pour ce qui me concerne, je vous signale que le coût de l'impression du n° 28 de « Message », qui est de ma responsabilité, s'est élevé à la somme de 7 500 F pour un numéro de 10 pages, tiré en 550 exemplaires.

Enfin, je pense que le montant de nos cotisations, devrait être légèrement rectifié, tenant compte qu'il était resté deux années sans bouger, et qu'hélas l'inflation n'avait, elle, pas fait de pause pendant ce temps.

Nous proposons donc, les chiffres suivants, qui comprennent le service du journal :

	<u>Montant actuel</u>	<u>Montant proposé</u>
Déportés.....	75 F	85 F
Familles.....	45 F	50 F

Cette proposition sera soumise tout à l'heure à vos suffrages.

RÉFLEXION FINALE

En cette année du 40^e anniversaire du retour des Déportés survivants, dans leurs familles, qu'il nous soit permis de faire une pause dans nos querelles, dans nos désaccords. Souvenons-nous intensément de tous ceux que nous avons connus là-bas, ou avant, et qui sont restés. Rappelons-nous leurs visages, leurs noms, leurs voix. Eux aussi étaient remplis d'espoir, espoir d'en sortir, espoir de retrouver la liberté, ceux qu'ils aimaient, espoir d'une vie meilleure, d'où seraient disparus toute haine, tout égoïsme, tout esprit de domination...

Hélas, ce n'est qu'un rêve. L'homme est ce qu'il est, un animal féroce, qui récupère ses instincts sordides lorsque le danger est passé. Pardon, Chers Frères disparus. Sommes-nous vraiment dignes de vous, quarante ans après l'épreuve ?

Pierre EUDES,
vice-président.

PÈLERINAGE 1985

Reprenant l'itinéraire de l'année dernière, ce pèlerinage s'est déroulé sous le signe du 40^e anniversaire de la libération des camps.

Le dimanche soir, le 7 juillet, les 27 pèlerins pour la Tchécoslovaquie sont rassemblés gare de l'Est. Nous regrettons l'absence du Père Guérin. Avec nous, quatre jeunes : Nathalie Bertrand, petite nièce de Lachaux ; Agnès Clisson, fille de Michel qui conduit le groupe ; Lucie, petite fille de notre camarade Robert Le Cannelier qui fait le pèlerinage pour la première fois et Marie-Claude Vasseur lauréate du concours de la déportation du Loir-et-Cher.

8 juillet. A Cheb, Jindra, notre sympathique interprète des années précédentes, nous prend en charge. Un léger contretemps pour récupérer, en voiture à Marienbad, les bagages du Père Beschet et de sa sœur Monique, laissés par mégarde dans le train, grâce à la dextérité d'Jindra, pendant que le groupe se rend à Svátava, près de Sokolov, pour honorer la mémoire des femmes déportées et disparues dans ce kommando, dépendant du camp de Flossenburg. M. Michal est encore là cette année pour nous accueillir et nous faire visiter le petit musée, tout proche du mémorial.

Tout le monde se retrouve pour la soirée à Karlovy-Vary. Hébergés à l'hôtel Moskwa, la nuit est reposante. Marcel Burtin veille sur notre doyenne, Emilienne Tartat dont il sera le délicat voisin de chambre tout au long du pèlerinage.

9 juillet. Le temps est beau tout au long de cette longue journée. A Psov, visite au cimetière en mémoire de Mercier. Sur la tombe, bien entretenue, le petit granit apporté de Flossenburg où son nom gravé est toujours là, bien scellé. 10 h 30 : arrivée à Terezine. M. Novak nous reçoit. Arrivée du colonel, attaché militaire de l'ambassade de France, qui participera aux cérémonies.



● Svodau : M. Mausuy dépose la gerbe.

Longue évocation de tout ce qui a marqué en ces lieux le peuple tchèque, les familles juives rassemblées et détruites, les déportés de nombreux pays, les résistants, victimes de l'oppression nazie. Notre camarade René Aondetto, venu pour la première fois, avec Christiane sa femme, ancien du Kommando Richard, rescapé de Terezine, nous apporte d'émouvantes précisions, lors de la libération, durant les journées du 8 au 11 mai 1945.

Nous passons devant la plaque en mémoire du poète Robert Desnos, mort du typhus, à Terezyne, le 8 juin 1945, inaugurée en présence de l'ambassadeur de France, le 8 juin dernier.

Au cimetière national, Mesdames Annick et Geneviève Simon, sœurs de l'abbé Letertre, découvrent enfin la tombe où reposent les cendres de leur papa, Marcel Letertre, mort du typhus après la libération de Terezine. M. Novak les y conduit après avoir fait faire, séance tenante, les recherches nécessaires pour y déposer une gerbe qu'il vient de se procurer : intense émotion partagée par tous.

Au Kdo Richard, à Litomerice, René Aondetto témoigne longuement. Arrivée de Gross-Rosen, après Auschwitz, le 12 février 1944, il se rappelle les mois vécus ici... « Journée très émouvante, dira-t-il. Pour moi qui ai vécu dans ce tunnel, ce qui s'y est passé est indescriptible. Il faut tout faire pour qu'à l'avenir jamais pareilles choses ne se reproduisent... ».



● Litomerice : entrée usine kommando Richard.

Après la visite aux crématoires et au cimetière juif de Terezine, c'est l'au-revoir à notre ami Novak.

En route vers Prague, nous marquons l'arrêt à Lidice, l'Oradour tchèque. Au creux de ce large vallon de verdure, les pèlerins se souviennent de toutes les villes martyres de la seconde guerre mondiale : leurs noms sont gravés sur la pierre parmi les roses.

10 juillet. Prague : visite de la ville, sous la pluie, le matin. Nous retrouvons les amis tchèques : M. Josef Novotny, Mme Veltrubská et d'autres encore. Echanges bienfaisants, témoignages d'amitiés, achats de souvenirs. A l'ambassade, c'est le Colonel, attaché militaire qui nous reçoit, M. l'ambassadeur Dessaux étant pris par la visite à Prague du secrétaire d'état français à la santé.

11 juillet. Hradisko. Michel Clisson nous remémore, avant l'arrivée, les trois journées de massacres, les 9, 10 et 11 avril 1945 qui ont marqué tragiquement la fin de ce kommando avant l'évacuation par le train vers Velezine et Kaplice. Il nous lit le compte rendu de ces trois journées fait par notre camarade Bretin. Réception au village selon la tradition : les petits pionniers, le maire M. Novotny, M. Brescia appuyé sur sa canne, vaillant et souriant, la population. « Ici, nous sommes en famille... dira Michel Clisson ». En souvenir du 40^e anniversaire est remis, à Michel, une médaille commémorative des Anciens Combattants Tchèques, et divers cadeaux aux uns et aux autres.

Nous nous rendons au monument de la fusillade, passons près de l'arbre marqué d'une croix, parmi les vestiges du camp encore visibles, puis en route jusqu'en vue du bosquet où furent exterminés les déportés blessés lors des fusillades...

Après le déjeuner, à Slapy, nous approchons de Janovice. La parole est à Marcel Burtin qui lit un petit écrit rédigé la veille. Il évoque la vie à Janovice et l'évacuation par le train puis la libération du convoi à Kaplice et Velezine par les partisans tchèques... « C'est le Bon Dieu qui nous a aidés vraiment : il nous a donné un prêtre, l'abbé Poutrain, qui était notre ange gardien... C'est tout ce que je peux vous dire... ».

A l'église de Sebanovice, le vieux curé nous attend. Le Père Beschet commente lors de l'eucharistie la parabole du Bon Samaritain. « ...C'est justice et action de grâce pour tous ces tchèques qui furent nos bons samaritains... » Puis évocation du Père Poutrain et de tous ses camarades, au monument en granit de la carrière près des lieux du kommando, à Janovice. Visite discrète de Michel Clisson accompagné de Jindra, à M. et Mme Chomoutz qui trop fatigués, ne peuvent nous recevoir comme les années précédentes. Ils viennent nous embrasser près du car avant notre départ pour Tabor où nous passerons la nuit.

12 juillet. En Bohême du sud : Kaplice, la gare et la petite rampe de la voie ferrée où le train des déportés fut stoppé, le 8 mai 1945, par les partisans tchèques. Cet épisode extraordinaire nous est rapporté : Michel Clisson lit une note de Jean Kuntz qui en fut l'un des témoins rescapés. Libération inespérée que rappelle le Père Poutrain dans son livre dont on lit des passages dans le car, après une halte à la gare de Kaplice, en revenant sur Velezine.



● Cimetière de Velezine : la tombe où sont enterrés Jean Henry et Paul Brault.

En fin de matinée, à Velezine, nous nous recueillons sur la tombe, dans le petit cimetière, où sont enterrés nos amis Jean Henry et Paul Brault, compagnons de Janovice, décédés à la libération du train. Emile Brault, son neveu, et son épouse Marie-Andrée déposent une gerbe et une plaque en souvenir de Paul.

A la mairie, c'est le fils de M. Parkl, maire actuel, qui nous reçoit impromptu mais si cordialement. Son père, fatigué, resté à la maison, ne peut venir nous saluer. C'est lui qui avait organisé les secours aux déportés, le 8 mai 1945.

Tant de souvenirs qui s'égrenent ainsi jusqu'au soir où nous arrivons à Pilzen, après le repas de midi, à Ceske-Budejovice. Nous apprécions notre communauté fraternelle de pèlerins jeunes et anciens.

13 juillet. Dernières étapes de notre route en Bohême. Stodt : Mme Veltrubská nous y rejoint avec sa fille et son gendre. Notre amie fidèle représente Mme Chastre qu'elle a si souvent hébergée à Prague, lors des pèlerinages précédents. C'est elle qui dépose le bouquet, que nous avait confié Mme Chastre, sur le monument, dans le bosquet des martyrs pour honorer la mémoire de son mari enterré ici. Echanges de cadeaux et de souvenirs : « A l'année prochaine... Naskledano ! » — Holishov. Notre doyenne Emilienne Tartat est à l'honneur. Rescapée de ce kommando, elle nous conte avec humour et délicatesse quelques souvenirs personnels tout en parcourant la cour de la ferme et ses dépendances. Le gérant de la ferme, sa famille, des voisins, se recueillent avec nous devant la plaque souvenir du camp remise à neuf, scellée au mur de l'entrée, pour le 40^e anniversaire.

Voici Tachov. Ce fut ici la fin d'une marche de la mort pour les kommandos évacués de Zwickau et du sud de la Saxe, par les monts des Sudètes entre le 13 et le 24 avril 1945. Le Père Beschet raconte ce qu'il en fut. Les pèlerins montent vers le monument : un tertre dominant la ville d'où l'on découvre toute la région et la ligne des forêts en direction de Flossenburg. C'est sa sœur Monique qui déposera la dernière gerbe en souvenir des 229 déportés dont les dépouilles ont été rassemblées ici. Nos pensées et nos prières s'élèvent de cette terre de Bohême encore une fois. Elles sont action de grâce pour ce pèlerinage qui tisse entre nous tous les liens de l'amitié dans la fidélité.

Après le repas de midi à Tachov, nous passons la frontière à Rosvadov : formalités très rapides. Merci à Jindra et à son sympathique chauffeur. Nous arrivons à Weiden vers 16 heures. M. Mortl nous accueille à l'hôtel Weile. En soirée, nous allons à la rencontre du second groupe de pèlerins arrivés dans l'après-midi à l'hôtel Post, sous la houlette de Janine Chaumel. Retrouvailles et présentations : les deux groupes ne font plus qu'un.

(suite page 6)



● Le groupe des pèlerins au monument de Tachov.

14 juillet. Montée à Flossenburg dans le même car, nous écoutons des souvenirs de l'abbé Poutrain, décrits dans son livre. Au crématoire, lors du dépôt de gerbe, une plaque préparée à l'initiative de notre camarade Yves Petit, commémorant le 40^e anniversaire, au nom de l'association, est placée au pied du four crématoire. Devant la dalle française, après la minute de silence, du groupe des pèlerins une « Marsillaise » discrète et fervente s'élève spontanément. A la chapelle votive, où des visiteurs et pèlerins allemands et belges se sont joints à nous, le père Beschet célèbre la messe pour la paix et la justice : « Donne la paix, Seigneur, à ceux qui comptent sur toi. Exauce la prière de ton peuple. Dirige-nous vers la justice ! »...

Il est 11 h 30 en ce 14 juillet.

Au repas de midi à Altenhammer, nous fêtons joyeusement M. Mortl accompagné de son épouse. Il fête ses 70 ans. Michel Clisson rappelle sa lutte contre le nazisme, dès 1934, à 19 ans, il est interné à Dachau. Il passera ensuite dans la résistance sur le front grec puis chez les Yougoslaves. Depuis 35 ans, il prend part à l'organisation de notre pèlerinage. Michel lui remet, au nom de l'association, une médaille commémorative en signe de notre reconnaissance. Le colonel Gaucher, compagnon de notre pèlerinage cette année, traduit le merci de M. Mortl.

Durant l'après-midi, c'est la visite du camp : la carrière, le bunker, la place d'appel, les escaliers. Un camarade belge nous accompagne, donnant longuement son témoignage ainsi que des rescapés présents parmi nous. Nous apprécions les travaux de rénovation accomplis au musée du Bunker, et le nettoyage entrepris des escaliers montant le long des anciens blocks du camp. Après-midi d'échanges fraternels dont tous seront heureux.

Au repas du soir, Michel Clisson remercie chaleureusement M. le Maire des travaux accomplis, l'encourage à poursuivre et souhaite que des jeunes allemands de Flossenburg ou de la région puissent se joindre à nous pour cette journée, l'année prochaine. « C'est chose possible », affirme le maire. Ils pourront ainsi rencontrer les jeunes que nous nous efforcerons d'amener de notre côté.

15 juillet. Après la dernière nuit passée à Weiden et le repas pris à 11 h 30, nous prenons la route pour Nuremberg et le retour en France.

Voici Hersbruck. Roger Caillé nous rappelle l'histoire de ce dur kommando, dans le car, puis sur place à l'entrée du pays où se trouvait le camp. Une plaque souvenir le rappelle près de la porte d'entrée de l'école d'agriculture construite depuis sur les lieux avec ses dépendances.



● Hersbruck : monument rappelant l'emplacement du krématorium.

Notre groupe se rassemble devant une petite stèle érigée en bordure de cet endroit. Elle y a été dressée par la jeunesse de Bavière en hommage aux déportés, en 1983. Le colonel Gaucher traduit l'inscription qui va droit au cœur de Marie-Claude Vasseur, notre lauréate du concours de la déportation : « Celui qui ne se souvient pas du passé est condamné à le revivre. » Cette pensée d'un auteur espagnol était le thème proposé pour ce concours gagné par Marie-Claude.

Derniers instants de recueillement pour les pèlerins : au pied de la grande croix, sur la pente de la colline dominant la retenue d'eau qui a noyé l'emplacement du crématoire d'Hersbruck, puis à Schupp, devant l'urne funéraire où ont été recueillies les cendres mêlées des déportés d'Hersbruck, incinérés en masse sur des bûchers dans ce bois... Fleurs des champs cueillies lors de la montée par les pèlerins, déposées au pied des monuments, jetées sur les bords de la retenue d'eau... La dernière gerbe est déposée à Schupp par M. et Mme Jacques Leclercq avec Michel, Jean-Claude et Marie-Madeleine Quessot entourés des pèlerins qui honorent leurs parents déportés et disparus à Hersbruck... « Ce n'est qu'un au revoir, mes frères... »

Cette modeste relation du pèlerinage 1985 veut surtout souligner les moments vécus par les pèlerins nouveaux de cette année. Que l'on pardonne les oublis qui ont pu être commis ! Tous nous gardons un souvenir profond d'amitié. Merci à Jacques L'Ollivier qui a enregistré sur cassette l'ensemble de ce pèlerinage avec beaucoup de patience et de délicatesse. On peut demander les quatre cassettes à l'association pour en faire une copie si on le désire.

Merci aux jeunes qui nous ont témoigné leur affection et fait partager leurs découvertes. Merci à Marie-Claude Vasseur qui nous a légué un beau petit poème au terme du pèlerinage.

Père P. BESCHET

TÉMOIGNAGE D'UNE JEUNE FILLE

lauréate du prix de la Résistance
à laquelle a été offert ce voyage sur son

PÈLERINAGE A FLOSSENBÜRG

Pour évoquer ce que l'on vit, ce que l'on ressent, les mots ne viennent pas toujours facilement. Le pèlerinage que nous venons de vivre ensemble ne peut être évoqué en quelques mots.

Toutefois, je vous offre ce petit poème qui relate plus profondément ce que j'ai pu ressentir au cours du voyage et ce qui restera à jamais gravé dans mon cœur.

Je le dédie, bien sûr, à tous les participants au pèlerinage, mais aussi à toutes les personnes dont nous avons évoqué le souvenir.

Marie-Claude.

**C'était il y a quarante ans,
vieillards, hommes, femmes et enfants
Juifs, Polonais, Français et Allemands
marchaient sur la route du sang...**

**C'était il y a quarante ans,
tous les hommes portaient un matricule
il n'y avait plus d'aiguilles aux pendules
le temps, toujours le temps, n'avait pas de limites...**

**C'était il y a quarante ans,
mais chacun de vous se souvient
trop de larmes ont été versées
trop de sang a coulé
nous n'avons pas le droit d'oublier...**

**C'était il y a quarante ans,
mais les pierres sont restées gravées,
les fleurs ont repoussé,
les tombes sont fleuries...**

**C'était il y a quarante ans,
mais si le monde a beaucoup changé
les hommes se battent encore
la misère existe toujours
et vos larmes ne sont pas encore séchées...**

**C'était il y a quarante ans,
moi je n'étais pas encore née...
mais aujourd'hui je sais la vérité
et jamais je ne l'oublierai...**

**Nul n'a le droit d'oublier
et mieux encore il faut empêcher
les hommes de s'entretuer,
de se déchirer, de se briser...**

**C'était il y a quarante ans,
mais que sont quelques années
comparées aux heures passées
dans les camps de déportés...**

**Car si nous oublions
les hommes recommenceront...
et si nous oublions,
vaines auront été
les larmes et la sueur
la lutte et la peur
de nos amis déportés.**

**Non nous n'avons pas le droit d'oublier
car nous devons empêcher
les hommes de recommencer,**

**Car les gens n'ont pas changé
et il nous faut encore lutter
pour ne pas mettre en danger
La Paix du Monde.**

Marie-Claude VASSEUR,
18 ans
Le 16 juillet 1985.

LE KOMMANDO HERSBRÜCK-HAPPURG

Par Roger CAILLÉ

Nous sommes arrivés le soir. Transport en campions par Happurg, petit bourg situé à 8-10 km d'Hersbruck.

A Happurg nous étions logés dans une grange aménagée, lavabos et w.-c. au rez-de-chaussée châlits avec couvertures au 1^{er} étage. Les paillasses étaient neuves.

L'appel, qui durait environ 1/4 d'heure, était effectué sur un petit chemin à proximité d'un cours d'eau. En raison du manque de place, nous n'avions que peu d'appels.

A Happurg, nous étions mieux traités au camp qu'au travail. Nous partions par groupe pour des lieux de travail différents. Les premiers jours, je suis allé à Pommels-Brums faire du terrassement. Nous étions commandés par des civils, purs nazis, toujours armés de matraques. Les premiers cas de dysenterie apparurent. Nous étions soignés par un soi-disant docteur répondant au nom de Caseau (Toulouse). Ce docteur exigeait de ses malades leur ration de pain en échange d'un peu de poudre de charbon. Le chef de block était détenu de droit commun en camp depuis plus de 10 ans ; il n'était pas méchant avec nous. Lorsqu'il s'aperçut du traitement que nous faisions subir le « docteur », nous ne l'avons plus revu, sans pour autant savoir ce qu'il était devenu.

Avec une dizaine de camarades nous partîmes travailler à la gare d'Hersbruck. Nous étions gardés par des civils avec qui nous pouvions parler, en cachette bien entendu. Notre soupe venait d'Hersbruck. Les rations étaient si bonnes que les gardiens jetaient leurs bouillon pour venir manger la soupe avec nous...

Après avoir travaillé une semaine en gare d'Hersbruck, nous entendîmes parlé d'un travail appelé « la mine ». Nous partîmes à quelques hommes pour aider deux mineurs allemands. Mes camarades et moi étions affectés à la galerie G, qui était la plus éloignée. Cette mine était située à environ 1,5 km du camp. Le chemin était toujours humide car l'eau descendait de la montagne. Enfin, il fallait escalader un sentier sur env. 2 à 300 mètres pour atteindre une plate-forme de quelques mètres de largeur. A partir de cette plate-forme, chaque équipe se rendait à sa galerie.

Un escalier avait été construit à l'aide de troncs d'arbres. Notre travail consistait à déblayer la mine des mineurs en déversant terre et pierres dans le ravin. Très vite, nous sommes entrés en profondeur. Nous avons construit une voie pour wagonnets. L'effectif s'est alors renforcé. Après trois semaines passées à Happurg, nous sommes repartis pour Hersbruck ; à cette époque, il n'y avait encore que 4 blocks très peu occupés. Mes camarades et moi étions au block 3. Autour des baraques et sur l'ensemble du camp nous pouvions encore trouver des légumes que nous mangions directement sur place. Chaque soir des camarades venaient grossir le camp. A partir de ce moment-là tout changea pour nous : renforcement de la discipline, fréquents appels, kapos de droit commun (la plupart allemands venus d'autres camps, Flossenburg et même Dachau). Sous le moindre prétexte nous devions nous mettre au garde-à-vous, porter la main à notre calot et, sur commandement, le descendre sur la cuisse. Il fallait que ce mouvement s'effectue dans un ensemble parfait, comme cela était rarement le cas, ce type d'exercice durait souvent deux à trois heures. Nous préférons aller travailler que rester au camp.

A partir de la fin juillet, des équipes ont été formées pour la mine de façon à effectuer « les trois huit » : de 6 heures à 14 heures, de 14 heures à 22 heures et de 22 heures à 6 heures du matin : nous étions environ 800 à 1 000 hommes par équipe. Lorsque nous devions travailler le matin (équipe de 6 heures), nous étions réveillés à 3 h 30, café et appel par n'importe quel temps, c'est-à-dire souvent dans la boue car le camp était construit sur de la terre cultivable. Tous les prisonniers devaient être présents (sauf l'équipe de nuit), y compris les malades ; les corps des camarades morts devaient être portés à l'appel. Tant que le nombre de prisonniers inscrits n'était pas atteint nous devions rester sur place. Vers 5 h 15 l'équipe du matin partait relever l'équipe de nuit. Un qui avait été aménagé dans un champ pas très loin du camp. Nous attendions un train qui venait ou ne venait pas. Si l'attente était trop longue nous avions ordre de nous rendre à notre travail à pied. Nous arrivions alors avec 1 heure de retard. Les camarades de l'équipe de nuit devaient attendre notre arrivée. Lorsqu'il y avait une alerte, personne ne devait quitter le camp, l'équipe de l'après-midi ne pouvait être relayée et devait attendre le lendemain matin, sans aucune nourriture. Il n'était pas admis que le travail ralentisse. Bien des camarades ne supportaient pas les seize heures. Si par malheur un camarade tombait, le kapo s'en donnait à cœur-joie et tapait sur l'homme à terre jusqu'à ce que mort s'en suive.

Une équipe devait parfois partir avec des sentinelles et kapos pour couper des sapins et les ramener à la mine. Ce travail était très pénible car le bois mouillé était lourd et la charge mal répartie ; beaucoup de camarades y ont laissé leur vie. Les sapins arrivaient devant la galerie, il fallait alors les écorcer en plein vent ou sous le pluie. Ce bois servait au boiserie de la mine lorsque la roche était friable. Parfois nous avions la chance de parcourir de bonnes distances sans avoir à boiser. Lorsque nous dynamitions la roche, cela ne provoquait parfois que peu d'écroulements ; lorsque les écroulements étaient importants, les camarades n'avaient pas toujours le temps de se retirer et il fallait alors déblayer rapidement pour retrouver les corps, la plupart du temps écrasés. Sur certains passages l'eau ruisselait et les hommes qui étaient affectés au transport des gravats étaient trempés comme des souches. Le kapo était un volontaire français au travail en Allemagne, qui avait été déporté dans notre camp pour marché noir. Il parlait bien l'allemand, avait de bonnes relations avec les chefs de blocks et avait de ce fait pratiquement tous les droits. Ainsi lorsqu'un wagonnet arrivait sur une plaque tournante pour être vidé, il se faisait un plaisir d'ouvrir une vanne d'air comprimé pour aveugler les détenus, déraillait et tant qu'il n'était pas remis sur ses rails, le kapo frappait les détenus. Ce Français répondait au nom de Jacquot et était bordelais. Il est certainement responsable de la mort de bien des hommes. Les hommes qui étaient déjà trempés, devaient alors attendre pour pouvoir vider le wagonnet, si bien que leurs vêtements gelaient sur leur corps. Une fois rentrés au camp, ils étaient admis à l'infirmerie et bien souvent nous ne les revoyions jamais.

Une des fantaisies du chef de block consistait à déclarer vers 9-10 heures que tout le monde devait être rasé pour midi, chose impossible car nous n'avions pas le droit d'avoir de rasoir ou autres objet tranchant et il n'y avait que trois ou quatre coiffeurs-barbiers. Il fallait donc faire la queue pour être rasé. Étaient rasés en priorité les Polonais et les Russes, les Français en dernier car nous étions peu nombreux et de surcroît très mal vu des Polonais qui nous reprochaient de ne pas les avoir aidés en 1939. Ceux qui n'étaient pas rasés n'avaient pas droit à leur soupe et recevaient en plus un coup de louche sur la tête.

Lorsque nous renitions du travail le matin, nous avions un café et pouvions à peine dormir une heure, ensuite il y avait rassemblement, coupe de cheveux, rasage ou désinfection. Dans ce dernier cas, tout le monde était rasé, nu, les vêtements pliés sous le bras faisant apparaître le matricule. Nous partions pour les douches, dépositions nos habits et couverture dans une roulotte pour la désinfection. La salle de douche était petite et nous étions tassés à 40 ou 50 personnes. L'eau chaude suffisait juste pour les premiers. Ensuite nous sortions collés les uns

aux autres et rentrions au block seulement une fois que tout le monde était douché. Il fallait encore attendre un bon moment avant que nos vêtements et couvertures nous reviennent.

Ce cérémonial se déroulait assez fréquemment car nous changions rarement de linge de corps.

Très souvent, au réveil, nous nous apercevions que le camarade de lit était mort. Si c'était possible nous prenions alors sa veste afin de recevoir deux rations de soupe. Si sa veste était en meilleure état que la nôtre nous la gardions et changions le numéro.

Vers la fin de l'année 1944, le camp fut atteint d'épidémie de typhus et de dysenterie. Les morts étaient entassés à côté de l'infirmerie et même dehors car il n'y avait pas assez de place. Hersbruck n'avait pas de crématoire, les morts étaient mis par trois dans des caisses et partaient pour une destination inconnue.

Le commandant demandait régulièrement des renforts de Flossenburg ou de Dachau. En janvier 1945, sur les 186 hommes du départ, nous n'étions plus nombreux. Pour se rendre au travail, il fallait monter et redescendre le chemin glacé en cette saison ; nous étions obligés de nous donner le bras par groupe de cinq. Personne ne voulait être sur le côté car il y avait les chiens et les sentinelles. S'il arrivait que l'un d'entre nous glisse, entraînant bien souvent d'autres camarades, les chiens mordaient et les coups de crosse pleuvaient.

Vers la fin février, nous étions obligés, en plus de notre journée de travail, de ramasser des fagots pour les cuisines car le charbon manquait. Au block, nous avions quelques détenus tchèques qui recevaient des colis alors que les autres n'avaient rien. Les Tchèques bénéficiaient de la protection du chef de block et de sa « suite ». Avec des camarades natis de Monceau-les-Mines, nous avions décidé de les voler durant une alerte. Malheureusement, je fus surpris en regagnant mon lit après l'alerte. Je dus rester toute la nuit au garde à vous et reçus de nombreux coups. Lorsque l'officier est venu comme chaque matin visiter les blocks, il me demanda ce que j'avais fait et me fit donner 25 coups de tuyau en caoutchouc sur le bas du dos. Après la correction, il m'annonça que j'étais transféré au block 4. Ce block était la terreur de tous, car le chef de block était un véritable fou qui avait plusieurs morts par jour à son actif. Mon moral était tombé bien bas. J'appris alors qu'un kommando disciplinaire était créé et j'y entrai dès les premiers jours. Nous étions 21 et j'étais le seul français. Il y avait des Russes, des Polonais, des Italiens et autres nationalités. Le kapo était russe et très sévère. Nous étions considérés comme dangereux et 4 sentinelles S.S. avec chiens nous gardaient. Au cours de la première journée, huit hommes sont entrés à l'infirmerie : nous ne les avons jamais revus.

Le travail consistait à porter des rails ou d'autres matériaux lourds. Nous avions des gants de protection mais il était interdit de les porter. Le trajet était de quelques centaines de mètres mais à mi-parcours, il y avait un tuyau d'air comprimé qui passait à 50 cm du sol. Il fallait l'enjamber avec le rail. Ces rails pour wagonnets étaient moins longs et moins gros que des rails ordinaires. Nous les portions à 3 à un bout et 2 à l'autre, à tour de rôle. Nous avions un camarade atteint de dysenterie qui ne pouvait même pas s'arrêter pour se satisfaire et devait travailler avec ses excréments qui lui coulaient le long des jambes. Dès le début, je fus pris en grippe par mon équipe qui prétendait que je me baissais pour moins porter. Le kapo me mit seul en cours de parcours pour porter une extrémité du rail. Je dus faire appel à toute ma volonté pour y réussir. Arrivés à destination, le kapo commanda en russe de jeter le rail ; n'ayant pas compris, je reçus tout le poids du rail sur l'épaule et tombai. Le kapo se chargea alors de me faire glisser dans le ravin à coups de pied. Plusieurs S.S. me tenaient en joue. Arrivé en haut, le kapo me fit retomber et ainsi plusieurs fois de suite. Mes forces m'abandonnaient, je pleurais et ne sentais plus mes mains par le froid. De retour au camp, je suis allé voir un détenu politique allemand que je connaissais bien et qui avait fait ses études en France. Je l'ai supplié de me faire rentrer à l'infirmerie. Malgré les difficultés, il réussit. Je peux dire qu'il m'a sauvé la vie. Je suis resté trois semaines à l'infirmerie : chaque matin, j'évitais la visite en contournant les châlits, mais un jour je ne pus y échapper. Je fus renvoyé à mon block et le lendemain à la mine. A l'heure de la soupe, le chef du camp vint au block et me demanda d'aller voir l'officier S.S. Il me précisa que j'allais recevoir 25 coups car je n'étais pas rentré au kommando disciplinaire. J'arrivais devant l'officier au garde à vous. Il me demanda ma nationalité et me dit alors en français de partir. Je ne demandais pas mon reste ; malheureusement, ma soupe avait disparu.

Je retournai donc à la mine où je ne retrouvai qu'un seul camarade. L'escalier s'était effondré par le dégel et il fallait monter à la mine en s'agrippant aux racines. Je n'avais plus la force de suivre et beaucoup de mes camarades non plus. Pour ne plus avoir à travailler, je décidais de me faire écraser un doigt. J'attendis d'être de l'équipe de nuit, mis mon doigt sur le rail ; le wagonnet fit le reste. Je fus exempté de travail. On me fit un pansement sur place et je pus rester dans un coin de la mine où je dormis une bonne partie de la nuit. Ce n'est qu'en rentrant au camp au matin que je ressentis les premières douleurs. Je suis allé à l'infirmerie et un médecin russe me coupa le doigt. Il parlait français et me demanda si j'étais gaucher. Je confirmais. Au moment de la soupe, il vint me voir et me fit remarquer que je ne semblais pas être plus gaucher que lui. Il me dit encore que si les autres détenus en avaient fait de même, peut-être que la guerre serait déjà finie et il me fit donner une ration de soupe en supplément. A partir de ce jour, il n'y eut plus pour moi ni appel, ni travail. Quelques jours après, on m'envoya dans un block de convalescence, si on peut dire. Je fus atteint de typhus. Je dus traverser tout le camp avec juste une couverture sur le corps pour rejoindre l'autre bout du camp où il n'y avait que des cas de typhus. Beaucoup ne résistèrent pas. J'avais un camarade qui était de l' Eure, comme moi. Il m'apportait du café et de l'eau potable, en échange je lui donnais les rations de pain que je ramassais près des morts car la maladie avait supprimé tout appétit.

Début avril, la caserne fut mitraillée, vers le 15 avril 1945, je fus évacué dans un wagon à charbon et après deux jours de voyage, j'arrivai à Dachau (matricule 151 528). A mon tour, je fus atteint de dysenterie.

Je fus libéré le 29 avril 1945, peu après j'attrapai une pleurésie.

P.S. — Il y a eu à Hersbruck des kilomètres de creusés sous la montagne, parfois les tunnels atteignaient 8 à 10 mètres de haut. Le nombre de victimes dans ce kommando fut considérable : sur 186 hommes arrivés le premier jour, nous ne sommes plus que trois.

Roger CAILLÉ

Je n'ai pas employé dans ce récit les termes allemands qui étaient bien entendu utilisés quotidiennement. Je n'en ai qu'une connaissance auditive et ne saurais l'orthographier correctement.

Mes voyages à Flossenbürg

par Robert DENNERY Matricule n° 45 623

PREMIER VOYAGE

Il eut lieu en janvier 1945.

Après de longs mois de cellule, et après un séjour enchanteur, quoique frisquet, dans un kommando d'Oranienburg-Sachsenhausen, bien à l'est de Berlin, je fus invité avec une centaine de camarades, à quitter notre lieu de repli devant l'avance russe (c'était le kommando Heinkel près de Berlin) pour « descendre » vers le sud. Nous étions le 31 janvier... Pourquoi se rappelle-t-on de ces dates, alors que l'on ne disposait d'aucun calendrier et que la notion du temps était perdue faute de repères ?

Un bien beau voyage de six jours. Faute de pullman, les organisateurs nous avaient casés dans de charmants wagons à bestiaux ; bien clos, et, après tout, cent types à 40 kilos, cela ne fait que 4 tonnes, alors que le wagon était certainement un 20 tonnes. Donc, théoriquement nous étions au large. Pourtant, à l'arrivée, il y avait des morts, et les survivants ont trouvé bien long le chemin qui grimpe de l'atroce gare de Flossenbürg, au camp proprement dit.

Sur le plan hygiène, le camp était bien équipé, puisque, dès notre arrivée, on nous a amenés aux douches. Comme c'était agréable d'être à poil, à touche-touche avec quelques dizaines d'inconnus plus ou moins propres, aux blessures sanguinolantes, hurlant de peur et de douleur sous les coups de schlague et aussi sous la morsure des jets d'eau qui passaient brusquement du froid glacial à la température d'ébullition. Il y avait certainement un incident passager à la chaudière.

Après, pour nous sécher, on nous a prié de rester dehors sans bouger, pendant quelques heures. J'ai trouvé ça long.

J'ai passé quelques jours au bungalow de quarantaine, où de nombreuses manifestations étaient organisées pour que nous ne nous ennuyions pas. Affecté à un block dont j'ai oublié le numéro (en haut des escaliers à droite), je fis connaissance de quelques centaines d'individus, en général assez peu recommandables, qui avaient une tendance fâcheuse à déclencher des bagarres pour un oui ou pour un non. Ce n'est pas parce que l'on ne disposait que d'un lit à trois étages pour quinze ou dix-sept qu'il fallait en faire une histoire. En fait, on ne couchait jamais deux fois de suite au même endroit, ce qui laissait prévoir ce que l'on appelle aujourd'hui l'instabilité des jeunes.

A part les problèmes de couchage, j'ai vécu ce que tout le monde a connu : le froid, les appels interminables, les coups, la faim, la peur, les humiliations, la solitude, la promiscuité mais aussi l'espoir et la volonté de vivre assez longtemps pour voir, au moins la libération. Beaucoup ont écrit, beaucoup mieux que je ne pourrais le faire sur ces tristes sujets. Pour me distraire pendant ces quelques mois passés à Flossenbürg, j'ai eu deux occupations principales : le komando 2004, où l'on fabriquait des ailes de Messerschmidt et où j'officiais brillamment en qualité de riveur (quelle planque : on y était presque à l'abri du froid...) et la Steinbruch (la carrière), où un élégant triangle vert m'avait pris en sympathie, au point que, pour m'éviter de me baisser, il faisais soulever par quatre camarades d'énormes blocs de pierre qui restaient ainsi suspendus jusqu'à ce que je passe, à quatre pattes, en dessous. D'un robuste coup de reins, je prenais alors l'objet en charge sur mon dos, pour le porter quelques dizaines ou centaines de mètres plus loin ; et là, la colonne vertébrale comme éclatée, je balançais le bloc, en essayant de ne pas le recevoir sur les pieds. Pendant des heures, des jours, des semaines, j'ai joué à cela. Je dois dire que ce n'était pas très amusant et que cela fatiguait, mais au moins on était au grand air. Le kapo, lui, s'amusait bien, et de temps à autre, pour corser le jeu, il s'arrangeait avec un S.S. pour que celui-ci se mette en joue pendant un temps qui me semblait interminable. Le jeu devenait un peu plus tragique, mais je savais bien que jamais le S.S. n'aurait osé tirer.

A propos, ce kapo avait une manie ; pour un oui, pour un non, il cognait sur l'un de nous, le mettant à terre sans difficulté, puis il lui prenait sa pioche et l'épinglait au sol, comme on le fait d'un papillon. Amusant, non ?

J'eus d'autres distractions éphémères, du style corvée de ch..., mais tout le monde connaît cela, alors n'en parlons pas.

Après le faux espoir de libération, le 13 avril, je partis en excursion avec quelques milliers d'autres camarades, vers le sud, le 20 avril.

Trois petits jours de marche, et, avec mon ami Raymond, nous nous « libérons » en sautant dans un champ de l'autre côté de la route, et en rampant dans les hautes herbes, sous le feu sporadique de quelques S.S., vers une ferme où flotte un drapeau qui à l'origine était blanc.

Ferme apparemment vide, mais où plusieurs dizaines de personnes sont réfugiées et planquées dans un abri. Epuisés, nous tenons à peine debout, quand le propriétaire nous voit et tente de nous

repousser. Calmement, nous demandons à ce gentilhomme de se taire, et de nous donner à bouffer. Après quelques « nein » retentissants, l'homme se ravise, et me dit : « si je vous donne à manger, direz-vous aux Américains qui seront là dans quelques heures que j'ai été gentil et tout et tout avec vous ? — Réponse évidente : donne toujours, on verra après.

Les G.I. de la 3^e U.S. Army sont arrivés quelques minutes après, et nous ont abreuvés du peu qu'ils portaient dans leur musette : chocolat et cigarettes. Puis ils nous ont dit de rester là, bien planqués pendant quelques jours car il y avait des S.S. en liberté dans le secteur...

Du moment qu'il fallait prévoir un séjour dans ce lieu idyllique, le long de la Regen, autant s'installer confortablement, et nous voilà demandant à notre hôte de nous donner une chambre. Refus : la pièce principale est occupée par les réfugiés qui couchent à même le sol, et la chambre est réservée au propriétaire, alors qu'une petite pièce abrite les trois enfants du couple. On réquisitionne et on s'installe, façon de parler, car côté bagages, on est plutôt léger au départ... Le soir, une jeep pilotée par un capitaine français assurant la liaison avec la 3^e U.S. Army, nous apporte, pour nous vêtir une boîte de 20 ou 30 gilets de corps, tous de la même taille, tous blancs : c'est tout ce qu'il a pu trouver dans les villages avoisinants terrorisés par l'avance simultanée des Russes et des Américains.

Nous passerons dix jours dans cette ferme d'un petit hameau où se sont réfugiés quelques rescapés de la marche mortelle et de la conclusion que les S.S. comptaient y donner.

Les incidents ne manquent pas : bagarres avec deux tchèques qui veulent prendre notre chambre, explications avec des patrouilles américaines qui sachant qu'il y a là quelques réfugiés allemandes ex-souris grises, viennent tard le soir, chercher une ou deux d'entre elles pour vérifier leur identité ; à voir la tête des intéressées le lendemain, on comprend qu'ils n'ont pas vérifié que l'identité. C'est la guerre... et les anciens déportés russes la font... en récupérant des mitraillettes et en tirant sur la volaille, la vraie cette fois, qui se promène dans la cour : il faut bien se procurer du ravitaillement, mais les rares poulets ainsi abattus sont dans un tel état que la fricassée est déjà faite et qu'il n'y a plus qu'à faire chauffer. Les Russes s'amusent aussi à barrer la route, et à molester tout passant qui n'a pas le pyjama blanc et bleu. Quand ils renvoient un officier américain rejoindre sa base de Cham, à pied et à poil, cela commence à devenir drôle, et à chauffer salement. Deux G.M.C. pleins de M.P. ont vite fait de mettre de l'ordre et de rendre une justice expéditive qui calme les russes survivants et assure les résidents et les deux petits français en vacances... Il y a tout de même des moyens de résoudre les problèmes de sécurité dans les villes, n'est-ce pas ?

Tout ça pour vous dire que nous ne sommes pas passés inaperçus dans ce bled en attendant d'être rapatriés.

SECOND VOYAGE

Le second voyage eut lieu en 1958.

Un congrès international m'amena à passer une semaine à Munich et diverses excursions étaient prévues pour le week-end de fin de congrès. J'avais choisi d'aller là-bas en voiture, et refusant les excursions proposées, de faire un pèlerinage à Flossenbürg. Sans difficulté, je trouvais le camp, qui était déjà, à peu de choses près, dans l'état où il se trouve aujourd'hui. Mais c'était en juillet, et, sans la neige et le froid, la place d'appel, l'escalier, les barraques n'avaient pas le charme qui était resté gravé dans ma mémoire. J'ai eu plus de mal à retrouver la carrière et le Kdo 2004 mais y parvins quand même, n'y trouvant qu'un vide total, un abandon lugubre. Je pense que ces gens-là avaient abandonné l'idée de travailler le samedi, alors que, de notre temps, on était quand même plus courageux...

Le lendemain, dimanche, j'entrepris de refaire notre marche d'évacuation. Là, ce fut plus calé, car, en ce qui me concerne, je n'avais conservé aucun souvenir des bleds traversés, lors de notre promenade d'avril 45. A force d'interroger les gens, et, en allant de monument aux morts en monuments aux morts, je pus reconstituer l'itinéraire par Pleystein, Moosbach, Winklarn, Rotz, Stamsried, Posing, Wetterfeld, et, là : fin du rallye. Malgré quelques aller et retour vers Cham et vers Roding, je ne reconnaissais rien, jusqu'à ce que, de guerre lasse, j'entente une longue conversation avec un petit vieux, qui connaissait quelqu'un, qui connaissait peut-être une personne qui aurait pu connaître une personne ayant entendu parler d'un convoi, etc. J'atterris dans un bistrot, où, effectivement, des consommateurs, écoutant mes explications et les maigres points de repère que je pouvais donner, reconnurent la ferme qui nous avait abrités quelque 13 ans plus tôt.

Charitablement, on m'expliqua que je ne trouverai jamais cette ferme tout seul, tant elle était perdue en campagne, et un jeune garçon d'une vingtaine d'année s'offrit à monter avec moi en voiture et à m'y conduire, étant entendu que je le ramènerais à Wetterfeld.

Bien sûr, en arrivant à la ferme, je reconnus immédiatement les lieux, et j'entraï. La vieille dame appela son homme, tout voulté et crasseux qui nia pendant une demi-heure avoir jamais vu un seul déporté de sa vie, et n'avoir jamais hébergé quiconque. C'est curieux comme ces gens ont la mémoire courte. Lorsque j'énonçai qu'à l'époque en question, il y avait à tel endroit un cadre représentant un sous-officier allemand (le fils peut-être) et que dans la grande pièce, l'immense fourneau était à droite en entrant, alors qu'aujourd'hui, il était en face de la porte, la femme murmura quelque chose à l'oreille de son mari. Je crus que j'avais gagné et convaincu ces gens de ma bonne foi. "J'avais seulement gagné de me faire mettre à la porte vite fait bien fait. Il a des souvenirs (ne dit-on pas des cadavres ?) qu'il ne faut pas déterrer..."

TROISIÈME VOYAGE

Il se situe en 1961.

Avec un camarade de Cognac, et nos épouses, nous décidons de faire un pèlerinage à Flossenbürg, mais cette fois, plus question d'improviser, j'organise longtemps à l'avance, après avoir demandé à l'Association du camp, de me donner un contact là-bas. J'écris donc à M. Troeger et lui raconte mes aventures. Je lui annonce notre visite et lui demande d'intervenir auprès de l'olibrus fermier, pour qu'il ne lâche pas les chiens sur nous. A peine arrivés le soir, à l'hôtel à Weiden, nous voyons arriver M. Troeger qui passe la soirée avec nous, et nous indique que l'on nous attend le lendemain au camp, et le surlendemain à la ferme du « bon accueil ». Au camp, pas de problème, mais une aimable attention : le drapeau français flotte dans la chapelle. Et il neige ! comme au bon vieux temps.

Le Kdo 2004 est toujours aussi désert, mais la carrière est en exploitation. Une barrière en interdit l'accès au public, mais le public, c'est pas nous. Nous, on est de la maison. On arrive en voiture jusqu'à la carrière elle-même, où quelques dizaines d'ouvriers, sidérés de voir arriver une voiture française, s'arrêtent immédiatement de travailler. Alors, en haut de la paroi apparaît le kapo de service, en imper bien sanglé portant le chapeau de feutre avec plumeau incorporé, et il gueule, il gueule...

L'ami et moi descendons de voiture, et avançons dans la carrière et le kapo gueule toujours. Il finit par descendre et nous incendie gentiment. On se croirait en 45, sauf qu'il n'a pas de schlaguc. Mais c'est gaeulante le stage si agréable fait en Allemagne de 43 à 45 m'a laissé des connaissances assez étendues, et je sais qu'il répondra au charmant kapo, auquel je finis par expliquer que ses hommes travaillent là où des centaines d'hommes sont morts, parmi lesquels des français, et des amis à moi épinglés par un coup de pioche d'un fou qui était peut-être son père, son frère ou son copain. Cet intéressant individu comprend, et toujours devant ses ouvriers qui observent en silence, il rectifie la position (à moins qu'il n'ait claqué des talons) ôte son chapeau, nous tend la main et nous dit qu'il nous autorise à visiter. On ne prend pas la main, on lui dit rapidement ce qu'il peut faire de son autorisation, et on visite tristement...

L'après-midi, on arrive à la ferme sise à Laichstatt — Post Untertraubenbach Kreis Cham — comment voulez-vous qu'on se rappelle d'un nom pareil seize ans après ? Merci à feu M. Troeger, d'avoir fait le repérage. J'arrête la voiture devant la porte de la cour et j'attends... le paysan ou ses chiens ?

Sort alors un couple endimanché, mon ex-hôte et son épouse, qui nous souhaite la bienvenue et nous prie d'entrer dans la grande salle commune, qui en 45 était un immense dortoir... Là une table est dressée, et on nous sert, avec tous les honneurs dus à notre rang, deux tartes campagnardes, pas trop mauvaises et un excellent vin blanc de derrière les fagots, qui a dû échapper aux perquisitions des M.P. de la 3^e Army en 1945.

Ma femme et le couple ami me demandent si c'est bien là le type de réception que je leur avais promis en fonction de ce qui s'était passé en 58. J'avoue que je n'en croyais pas mes yeux. Cet homme m'a expliqué qu'en 45 il se rappelait parfaitement que sa maison avait été envahie par des individus en pyjama, mais qu'il avait cru, alors, qu'il s'agissait de bagnards. Pas de réponse quand je lui demande s'il se souvient également que les Américains étaient arrivés quelques minutes après les dits bagnards et qu'ils semblaient douteux que les G.I. aient traversé l'Atlantique et l'Europe pour libérer à Cham quelques bandits de grand chemin.

Quant à ma première visite de 1958, ce pauvre homme ne s'en souvient plus, sans doute frappé d'amnésie, maladie qui semble avoir fait pendant quelques années, après la guerre, de nombreuses victimes en Allemagne.

Après cette intéressante discussion, nous quittons la table, et, à ce moment, apparaît un jeune homme qui me dit : « J'avais six ans en 1945. De la fenêtre de ma chambre, j'ai vu tout ce qui se passait dans le bois, le long de la route, quand les S.S. vous tiraient dessus, alors que l'on voyait déjà arriver les Jeeps des Américains. J'ai vu votre groupe se jeter dans le champ de l'autre côté de la route. J'ai vu tomber vos amis et je vous ai vus, vous et un autre détenu, essayer d'éviter les coups de feu en zig-zaguant dans l'herbe. Je vous ai vus, rampant pendant longtemps pour arriver à notre ferme. Je vous ai vus en 1958. Quand j'ai su que vous reveniez j'ai fait faire, pour vous, une photo de notre ferme et une photo prise de la fenêtre, sur laquelle j'ai tracé le chemin que vous avez pris depuis le petit bois jusqu'à chez nous. Je m'en rappellerai toute ma vie. Ma chambre est la pièce que vous avez occupée pendant dix jours en 1945. Je comprend que vous ayez envie d'y aller. Vous pouvez monter, seul et vous recueillir. Prenez la photo. Vous verrez par la fenêtre le petit bois et reconnaîtrez le tracé que j'ai fait sur cette photo. Vous êtes chez vous. Excusez mon père et ma mère, ils sont vieux ».

J'ai pris la photo. Je suis monté dans la chambre. J'ai ouvert la fenêtre et j'ai vu.

QUATRIÈME VOYAGE

Il eut lieu en 1972.

La société française dans laquelle je travaille, qui a déjà de nombreuses filiales à l'étranger, prend la majorité dans une firme allemande qui, curieux hasard, possède, entre autres, une usine à Weiden, la plus proche ville de Flossenbürg, distante d'une vingtaine de kilomètres.

Lors de ma première visite, je prévins le directeur allemand que je souhaitais que la voiture qui me ramènera à l'aéroport de Nuremberg, fasse un détour par Flossenbürg, où je voudrais passer quelques instants.

Le directeur m'accompagne lui-même, mais reste en bas, à l'extérieur du camp. Il ne pose aucune question.

CINQUIÈME VOYAGE

Il eut lieu peu de temps après.

Le directeur me propose, de lui-même, de me conduire à Flossenbürg et il pose des questions, et j'y réponds et il reste en bas — jamais il ne pénétrera dans le camp avec moi. Il sent bien que, là, je suis chez moi, qu'il serait un intrus et que j'ai besoin d'être seul devant les socles des baraques, devant l'escalier, devant la Wascherei et aussi devant le crématoire, devant les tombes, devant la pyramide des cendres. Etre seul parce que, trop longtemps, on y a été des milliers à crever...

SIXIÈME VOYAGE

Au sixième voyage, il se trouve qu'un jeune ingénieur allemand profite de la voiture pour aller à Nuremberg et fait donc, avec nous, le détour par le camp. C'est le directeur qui, entre Weiden et Flossenbürg, explique au chauffeur et au jeune ingénieur ce qu'étaient les camps de concentration, en général, et ce qui s'est passé à Flossenbürg. Sans aucune gêne.

Ils restent en bas, lisant les explications affichées sur les panneaux. Quand je passe dans la chapelle, un instituteur conduisant un groupe de gosses de 10 ou 15 ans, me demande si je suis un « ancien » des lieux et me demande de dire quelques mots à ses élèves. Les questions fusent, mais je ne suis pas certain d'avoir été cru, d'avoir convaincu.

Ensuite, à chaque voyage à Weiden, le rite est acquis et le chauffeur me demande toujours si je veux aller au camp avant ou après la journée de travail.

En 1982, je prend ma retraite, et suis invité à Weiden, avec deux de mes collaborateurs français pour une dernière visite et un diner d'adieux. Le lendemain matin, je dispose de la voiture pour emmener mes amis visiter le camp. Rien n'y est changé, mais, autant j'y étais bien seul, ou avec des anciens, autant je m'avère incapable de faire ressentir à ceux qui n'ont pas connu cet univers, l'intensité effroyable des souvenirs qui m'étreignent. Entre les déportés et ceux qui les ont touchés de près, c'est vrai qu'il y a une sorte de code ou même les silences sont évocateurs.

Je ne ferai probablement plus de voyages à Flossenbürg.

SOUVENIR TRAGIQUE

A l'occasion du quarantième anniversaire de la libération des camps, le maire du 12^e arrondissement de Paris, M. Paul Pernin, avait proposé au Comité d'Entente des Anciens Combattants de l'arrondissement, d'apposer et inaugurer dignement une plaque de marbre, rappelant la mort tragique, à son arrivée à Auschwitz-Birkenau, de Louis Boverie, administrateur du Bureau de Bienfaisance du 12^e.

Etant témoin survivant de ce drame et habitant l'arrondissement, M. Pernin me demanda de dévoiler cette plaque avec M. Maurice Gauthier, ancien maire, en fonction pendant le mandat de Louis Boverie, et de retracer les circonstances de ce drame, à l'attention des habitants du 12^e arrondissement.

La cérémonie eut lieu le samedi 25 avril 1986.

La mort de Louis BOVERIE à Auschwitz-Birkenau

Louis, Eugène, Gustave BOVERIE est né à Paris dans le 4^e arrondissement, le 21 août 1896. Il était célibataire. Il avait participé à la guerre 1914-1918.

Habitant dans le 12^e arrondissement, 9, rue du Sahel, il avait été nommé administrateur du Bureau de Bienfaisance du 12^e, en remplacement de M. Jolly, démissionnaire, par décret en date du 15 mai 1933, signé par M. Edouard Renard, alors préfet de la Seine.

Il est resté en fonction jusqu'à son arrestation. Entré dans la résistance, il fut arrêté par la Gestapo en février 1944 et enfermé à la prison de Fresne, pendant que se déroulait l'instruction de l'affaire ayant motivé son arrestation et celle de ses compagnons.

Transféré ensuite au camp de Compiègne-Royallieu, c'est là que je fis sa connaissance, arrivant moi-même du Cherche-Midi. Dès lors, nous attendîmes notre départ vers l'inconnu... situé quelque part en territoire Allemand ! Bientôt, cet inconnu nous sera révélé et, quand le monde entier l'apprendra à son tour par les premiers libérateurs alliés, découvrant cet univers inimaginable, ce sera la stupeur générale et le serrement de cœur unanime.

Les convois à destination de l'Allemagne partaient à la cadence d'un toutes les deux ou trois semaines. Chacun d'eux comprenait de 15 à 1.800 personnes, parfois 2.000.

Notre tour arriva le 27 avril, c'était un jeudi. La veille, le mercredi 26, au cours d'un rassemblement général sur la place d'appel du camp, les partants sont appelés un à un et sont regroupés vers un enclos isolé du reste, avec leur maigre bagage pour y passer la nuit. Nous étions environ 1.750, répartis dans plusieurs grandes salles vides, avec juste un peu de paille sur le sol pour dormir.

Personne n'avait sommeil et les conversations durèrent jusqu'à une heure avancée. Puis un groupe se mit à chanter, avec vigueur, avec fureur. Tous les répertoires y passèrent et le plus enragé fut notre camarade Robert Desnos, poète surréaliste de Saint-Germain-des-Près, décédé du typhus aux premières heures de la Libération.

Le matin, de très bonne heure, il pouvait être six heures, les S.S. viennent nous chercher et procèdent à un appel. Bien sûr, il n'est pas question de toilette. Une boule de pain d'un kilo et un petit saucisson sec sont distribués à chacun ; ce sera la ration pour tout le voyage.

Les préparatifs sont terminés, nous prenons à pied la direction de la gare de Compiègne, distante d'environ 3 à 4 km, escortés de S.S. en arme ; quelques-uns sont accompagnés d'un chien policier.

Tout au long de notre trajet, des centaines de personnes font la haie, parents ou amis de ceux que l'on déporte, essayant de saisir une dernière fois l'image d'un être cher qu'ils ne reverront sans doute plus. Beaucoup pleurent !

Nous arrivons sur le quai d'embarquement. Un train de marchandises nous y attend déjà. Chaque wagon comporte l'inscription bien connue : « 40 hommes - 8 chevaux ». Un nouvel appel est fait sur le quai et nous devons monter par groupe de 120 dans chaque wagon. L'opération se fait sans brutalité : nous sommes encore en France et il y a beaucoup de témoins dans la gare. Je me trouve à peu près dans le milieu du convoi, alors que Louis Boverie est plus en tête, dans un autre groupe. Un jeune S.S. d'une trentaine d'années, nous fait un discours dans un français impeccable ; il nous recommande la discipline, de ne pas tenter de nous évader. Il nous précise que si quelqu'un s'évade d'un wagon, les autres seront contraints de continuer le voyage nus. Il termine avec un sourire ironique et nous « souhaite bon voyage ».

Alors les portes sont roulées, attachées, cadenassées, et nous nous retrouvons dans la semi-obscurité ! Seules les fentes entre les planches, les portes coulissantes et le lanterneau laissent passer un peu d'air et de lumière. Les quatre lucarnes, par lesquelles on aperçoit ordinairement les têtes des chevaux, sont obstruées par des planches clouées et bardées de fil de fer barbelé !

Nous sommes donc enfermés, séquestrés, livrés à nous-mêmes. Au milieu a été déposé une balle de paille compressée, et c'est tout. Pas de réserve d'eau, pas de récipient sanitaire.

En vain, nous essayons de nous asseoir, impossible à 120. Il faut se partager : moitié debout, moitié assis. Combien de temps va durer ce voyage ? Quelle destination ? Dieu seul le sait... et on connaît l'issue !

Enfin, le train s'ébranle, il est environ 8 heures du matin. Nous sommes cahotés, bringuebalés toute la journée à allure réduite. Nous ne comptons plus les arrêts en rase campagne. En s'aidant de matériel de fortune, quelques débrouillards réussissent à ouvrir les quatre lucarnes. Heureusement, car l'air venait à manquer ! J'ai pu conserver, malgré la fouille, un morceau de papier, un petit crayon et une pièce de monnaie. J'écris un message à mes parents, ajoute leur adresse et prie la personne qui trouvera ce papier de bien vouloir le leur faire parvenir. J'enveloppe la

pièce avec le papier, afin de le lester et laisse tomber le tout par une fente du parquet ! A la grâce de Dieu ! Miracle, ce message est ramassé et parvient à ma famille. Il est maintenant conservé comme une relique !

Nous arrivons dans la soirée en gare de Metz. Le train s'arrête sur une voie de service. Les portes sont ouvertes et deux S.S., armés d'une schlague, montent dans chaque wagon. Ils se déchainent et nous font serrer dans la moitié, puis nous font repasser dans l'autre, sous une avalanche de coups et de vociférations, pour nous compter. C'est la nouvelle frontière du Grand Reich ! Les portes sont refermées, de nouveau verrouillées et le train repart.

Nous devons prendre nos dispositions pour passer la nuit. Le cauchemar commence. Alternativement, nous devons changer de position : couché en chien de fusil, assis, debout... C'est infernal. Toute la nuit, les projecteurs de tête et de queue du train balayent les deux côtés pour parer à toute évasion et, au cas où quelqu'un s'échapperait par plancher, une herse métallique a été placée sous le dernier wagon occupé par la garde S.S., à quelques centimètres au-dessus du ballast.

Le convoi se dirige plein Est. Nous traversons beaucoup de gares aux noms germaniques et inconnus. Je note cependant : Fulda, Furth, Weimar, Breslau...

Notre supplice dure du jeudi matin 27 avril au dimanche soir 30 avril. Dans notre wagon, pas de dégâts, mais dans d'autres, nous l'apprenons à l'arrivée, il y avait des malades, des gens prostrés, des fous, des morts !

Enfin, il semble que nous arrivons à destination. Le train s'est arrêté dans un triage, puis manœuvre pendant un temps, difficile à estimer quarante années après. Il vient de s'immobiliser le long d'un quai dénudé. Pas de gare, pas de plaque indiquant de nom. A quelques centaines de mètres nous distinguons un vaste camp et, au centre de l'enceinte clôturée, une entrée monumentale, coiffée d'une tour carrée, fermée par un toit triangulaire. Derrière sont disposés des bâtiments en dur, avec des cheminées, un peu comme une usine ; une voie ferrée et une route y conduisent depuis le débarcadère. Nous examinons ce site ! mais nous n'avons pas d'opinion précise. Sur les quais grouillent des S.S., les uns armés, les autres tenant un chien en laisse et, enfin, des dizaines de prisonniers, tous plus maigres les uns que les autres, et portant un uniforme de bagnard à rayures bleues et grises ; ils sont coiffés d'un calot rond, fait de la même étoffe.

Les portes sont déverrouillées, des S.S. montent à l'assaut de chaque wagon et frappent à coup de schlague pour faire descendre au plus vite le gibier encore engourdi que nous sommes. En quelques minutes, tout le monde est sur le quai et les schlagues continuent leur danse infernale pour nous contraindre à nous ranger par cinq. Les morts sont descendus des wagons par les bagnards de service et déposés sur le quai. Nous apprenons que nous sommes au camp d'Auschwitz-Birkenau, en territoire Polonais.

C'est alors que se produit le premier drame auquel nous assistons, témoins impuissants.

On entend des cris, des imprécations en Français à l'adresse des S.S. Je cherche du regard d'où vient ce charivari et j'aperçois, plus en avant, un homme surexcité, en colère, vêtu d'un pardessus couleur jaune, hurlant et ponctuait ses paroles de gestes désordonnés, puis il enfourche une moto militaire rangée à quelques mètres de lui. Je le reconnais, c'est Louis Boverie. Il a mal supporté ce voyage épuisant. Il fait le geste d'ouvrir sa poitrine et, s'adressant à un S.S. armé, lui ordonne de tirer s'il en a le courage. Le malheureux est alors abattu d'une rafale, puis une deuxième parfait l'exécution.

Un de nos camarades Alsacien, qui se trouvait à côté de la scène, nous rapporte qu'un S.S. gradé aurait dit à celui qui a tiré : « Imbécile, il te faut deux rafales pour abattre un homme ? ».

La mort a fait son œuvre. Deux bagnards attachent une corde aux deux pieds de Louis Boverie, puis le traînent sur le quai, enveloppé dans son pardessus jaune tout ensanglanté, jusqu'à une sorte de tombereau, attelé à un cheval. Son corps est chargé avec des bagages, direction le four crématoire.

Ainsi, nous avions notre première vision de camp de concentration nazi, ainsi, nous avions assisté à l'exécution de notre premier camarade de ce convoi du 27 avril 1944 ; ce drame sera, hélas, suivi de beaucoup d'autres.

C'était le dimanche 30 avril 1944, il était environ 18 h 30, à Auschwitz-Birkenau.

Pierre EUDES
Réseau C.D.L.L.
Auschwitz-Birkenau
Buchenwald
Flossenbürg

Les Précurseurs de la Liberté

« IN PACE »

Que la nuit éternelle au fond de vos tombeaux
Soit tranquille, sereine, et vos noms un flambeau
Que cette nuit soit lourde, obscure, sépulcrale
Que rien ne trouble, rien, le silence des dalles
Que cette nuit soit douce et que votre repos
Soit calme, respecté, sous les plis du drapeau
Vous êtes des héros, Martyrs pour notre France
Vous avez, par l'exemple, appelé l'Espérance
Elle nous anima. Nous nous sentimes forts.
Nous n'avons pas pleuré car vous n'étiez pas morts
Vous étiez avec nous au plus dur de la lutte.
Votre chère mémoire a bien hâté leur chute
Dormez Poirier, Birien, Jost, Blot, Blouin, Fourny,
Dormez, dormez en paix. Vous êtes réunis
Dans notre souvenir et votre sacrifice.
N'aura pas été vain. Nous avons fait justice.
De toi, Marin Poirier, avant d'être étendu
Ton cri, ton cri vengeur par moi fut entendu
Malgré l'éloignement, sûr, à travers l'espace
Il est venu tomber dans mon cœur à sa place
J'ai juré, ce jour-là, sur vos noms outragés,
De ne pas oublier, je vous ai bien vengés.
Je voulais être sûr du repos de votre âme
De l'ultime tourment apaiser toute flamme
Je voulais qu'ils fussent tranquilles, couchés dans vos cercueils
ce fut ma façon de porter votre deuil
« Reposez-vous donc en paix » ma tâche est terminée
J'ai tenu sans faiblir la parole donnée
Je vous ai vengés selon votre désir
C'est que j'avais compris votre dernier soupir.
Que la nuit éternelle au fond de vos tombeaux
Soit tranquille et sereine et vos noms un flambeau.

Paris, le 8 février 1946
A. BOUVRON

DISTINCTION

C'est avec grand plaisir que nous avons appris la promotion de notre camarade Louis MARTIN (Ile-de-France) au grade d'Officier de la Légion d'honneur.

Louis se consacre depuis son origine à la marche de l'Amicale des Tatoués qui regroupe les survivants et les familles des anciens du Convoi du 27 avril 1944. Il fait également partie du Comité de Flossenburg. Il est membre de l'U.N.A.D.I.F. - F.N.D.I.R. où il œuvre à la commission de Défense du Titre, après une vie professionnelle bien remplie à la C.I.M.T.

Toutes nos félicitations à Louis pour cette promotion bien méritée.

P.E.

Louis-Eugène SIRVENT

*président de l'Amicale
des anciens de Dachau*

Succédant au colonel Charles ARNOULT, Grand Croix de la Légion d'honneur qui avait manifesté le désir de se retirer, Louis-Eugène Sirvent a été élu, lors du dernier Conseil d'administration, président de cette grande Amicale.

Louis-Eugène SIRVENT a fait une carrière préfectorale à travers les villes suivantes : Marseille, Pau, Beauvais, Moulins, Châteauroux. Puis, place Beauvau à l'Intérieur et enfin en Algérie.

Notre camarade est arrêté une première fois en 1940 et est condamné à un mois de prison et menacé de condamnation à mort en cas de récidive.

Arrêté une seconde fois, en 1944, il part par le train de la mort en juillet 1944 et se retrouve au camp de Dachau.

Il est titulaire de la Médaille de la Résistance et est Commandeur de la Légion d'honneur.

Toutes nos félicitations à Louis-Eugène SIRVENT en bon succès pour son travail à la tête de l'Amicale de Dachau.

P.E.

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE (1986)

Elle aura lieu à St-Flour (Cantal) du vendredi 26 au lundi 29 septembre 1986, suivant le programme ci-après :

Vendredi 26 : arrivée des participants.

Samedi 27 : matin, assemblée générale ; après-midi, visite du Mont-Mouchet ; soirée, repas d'assemblée générale et tombola.

Dimanche 28 : journée à Alleuze ; après-midi folklorique ; soirée, Son et Lumière, embrasement du Château.

Lundi 29 : tourisme ; visite guidée de Salers en passant par Murat, le col de Peyrols, le Puy-Mary et retour par Aurillac (carte Michelin n° 76).

N.B. : Il sera possible d'assister à tout ou partie de ce programme. Une circulaire détaillée vous sera adressée en temps utile. Retenez ces dates.

*au dos, bulletin de participation
au pèlerinage 1986, à détacher
et à nous retourner dûment rempli
au plus tard le 16 avril*

NOS MALADES

Tous nos vœux de prompt rétablissement à nos camarades et nos amis subissant actuellement une épreuve de santé :

- M. BRAULT ;
- Mme JOSSO ;
- Noël COHARD et son épouse ;
- Arthur FRANZ et son épouse ;
- Mme Madeleine FLAMENCOURT (ancienne secrétaire administrative de l'A.N.F.R.O.M.F. et de FLOSSENBURG).

AVIS

Lors du dernier pèlerinage 1985, une paire de lunettes, monture façon écaille, verres de presbyte, a été trouvée à l'hôtel Weile de Weiden. Elle est à la disposition de son ou sa propriétaire au siège de l'association, auprès de Mme Péchiney.

Nous rappelons aux camarades qui n'ont pas encore réglé leur cotisation 1986, de le faire à réception du présent bulletin, et nous les en remercions d'avance. Les montants sont les suivants :

Déportés : 85 F.
Familles : 50 F.

Règlement de préférence par chèque bancaire ou par C.C.P. dont notre n° de compte est 2153-53 K Paris.

DÉCÈS

- M. LEININGER, du Haut-Rhin, janvier 1985.
- Mme veuve Raoul BONNAMY-CHAMEROY, Palaiseau (Essonne), octobre 1985.
- M. Maurice RIDEAU, de Bléré (Indre-et-Loire).
- Mme Marie BÉDUEUR (mère de Mme L'OLLIVIER), du lot, novembre 1985.
- Mme COUTHIER, décembre 1985.
- Mme veuve PERIÉ, de Puylaurens, Lot (mari décédé à Flossenbourg).
- Mme veuve WADIN, d'Angers, janvier 1986.
- M. Daniel GUILLOTON, secrétaire général de l'A.D.I.F.-F.N.D.I.R., de Saint-Maur (val-de-Marne).
- Docteur Pierre RAVEL, maire de Chatelguyon, janvier 1986, (ancien du convoi du 27 avril 1944, Auschwitz, Buchenwald, Flossenbourg et kommandos tchécoslovaques).

Il est fait appel aux personnes qui ont participé au pèlerinage 1985 et pris des diapositives de nous faire parvenir une copie des plus intéressantes.

D'autre part, nous disposons d'un jeu d'enregistrements sonores de ce pèlerinage, à la disposition des personnes qui désireraient en faire des repiquages (contre une caution de 500 F).

Nous pouvons également vendre pour la somme de 150 F un jeu complet comprenant 2 x 60 mn d'enregistrement et 2 x 90 mn. Dans ces enregistrements se trouvent des témoignages d'anciens déportés de Flossenbourg ou des kommandos.

PÈLERINAGE 1986

Comme à l'accoutumée, deux circuits sont envisagés.

1. Circuit Tchécoslovaquie et Flossenbourg.

Prix prévu : 2 950 F (+ 300 F pour chambre individuelle).

Départ de Paris-Est le dimanche 6 juillet 1986 au soir.

Visite des kommandos suivants : Svatava, Sokolov, journée en R.D.A. à Zwickau, Mulsen, Floha, Karl-Marx-Stadt (anc. Chemnitz), retour à Sokolov, Karlovy-Vary, Terezine, Litomerice, Lidice, Prague (2 journées), Hradisko, Slapy, Janovice, Sebanovice, Pilsen, Stod, Holysov, Tachov puis jonction le 12 juillet à Weiden, avec le groupe de Flossenbourg.

2. Circuit Flossenbourg et Hersbruck.

Prix prévu : 950 F.

Départ de Paris-Est le vendredi 11 juillet 1986 au soir.

Retour des deux groupes le mardi matin 15 juillet 1986. Nos prix s'entendent de Paris-Est à Paris-Est, couchettes, cars, hôtels, repas, visas compris ; seul le trajet S.N.C.F. étant à votre charge avec vos réductions personnelles.

Pour vous faciliter l'organisation de ce pèlerinage, nous souhaiterions avoir vos réservations au plus tard le 16 avril. Découpez et retournez-nous le bon ci-dessous. Merci d'avance.

AVIS IMPORTANT. — Les pèlerins du grand circuit (Tchécoslovaquie-R.D.A.) doivent obligatoirement être en possession d'un passeport à nous faire parvenir avec leur inscription, pour que nous puissions faire la demande de visa collectif pour le passage en R.D.A.

Association de Flossenbourg et Kommandos

15, rue de Richelieu 75001 Paris - ☎ (1) 42.96.34.22

BULLETIN DE PARTICIPATION AU PÈLERINAGE

Je soussigné,

NOM Prénom

Adresse

..... tél. (8 chiffres)

Déclare vouloir participer au pèlerinage 1985.

- | | | | |
|-----|---------------|--|---|
| (1) | CIRCUIT « T » | du dimanche 6 juillet au soir
au mardi 15 juillet au matin | Par personne : 2 950 F
chambre individuelle suppl. : 300 F |
| (1) | CIRCUIT « F » | du vendredi 12 juillet au soir
au mardi 15 juillet au matin | Par personne : 950 F |

NOMBRE DE PERSONNES :

Chèque bancaire de : F

ou C.C.P. de : F

C.C.P. 2153-53 K Paris

(1) Cocher le circuit choisi

Date et signature :